

Elise Picandet

Les canards du square des Batignolles

– Alors voilà. Je suis amoureux.

Marie et Paracelse se figèrent. On n’entendait plus que le crépitement du feu sous l’alambic en bronze, dans lequel ils prélevaient à la pipette un liquide vert gluant. Puis ils éclatèrent de rire. Du revers de sa blouse, Marie essuya une larme sous ses éternelles lunettes noires.

– Bon sang, Fulcanelli, mais qu’est-ce que c’est que cette connerie encore !

– Je sais pas, c’est cette fille qui vient prendre un café tous les matins. Elle a un truc. Elle me sourit en tendant la monnaie, elle s’assoit à la table près de l’entrée, et elle écrit quelque chose dans un cahier. Toute la matinée. Je me demande ce qu’elle écrit.

– Attends. Elle ne consomme qu’un café et elle garde la table toute la matinée ?

Paracelse n’en revenait pas. Certes, Fulcanelli n’avait que 180 ans, ce qui en faisait le cadet des alchimistes. Mais il lui semblait que lui-même, avant de fêter son premier siècle, s’était déjà fait une opinion sur l’amour, la noblesse, et toutes ces aberrations que l’homme s’invente pour se donner une aura.

– Je me disais que... vous pourriez peut-être me préparer un truc... Je vous offrirai des consos gratuites.

– Je vais voir ce que je peux faire, dit Marie en déposant des petites gouttes vertes sur une plaque en fer. Je finis juste ça. On bosse sur la découverte qu’on veut présenter à Flamel pour la prochaine réunion.

– Putain, je suis à la bourre pour ça. C’est quoi ?

– On effectue la sphérification d’un mélange d’alginate de calcium dans une eau au taux de calcaire de vingt-cinq milligrammes par litre dans laquelle on a dilué du sirop de kiwi, répondit Marie, concentrée.

– Du sirop de kiwi ? Pour quoi faire ?

Paracelse racla la plaque en fer avec une spatule pour la remplir de petites perles vertes, qu’il mit sous le nez de Fulcanelli.

– Ben, pour le goût ! Goûte, c’est du caviar de kiwi !

– Ah, sympa. Mais Flamel avait pas demandé de se concentrer sur le vaccin du coronavirus ?

– Ouais, mais ça nous gonfle, soupira Marie. Bon, tu veux un philtre d’amour, c’est ça ?

– C’est ça, j’ai amené une photo d’elle et un cheveu.

Marie réprima un autre éclat de rire.

- Si ça t’amuse. Vas-y, montre.

Il les sortit de la poche de son tablier de barista. Les sourcils de Marie remontèrent plus haut que ses lunettes. Paracelse toisa tour à tour la photo et son ami, puis se dirigea vers les étagères couvertes de flacons.

– Laisse, Marie, j’ai ce qu’il faut. Alors, ici on a le macérât d’ortie et sel marin sublimé, à appliquer sur les zones concernées pour inverser les effets de la calvitie. Et là, le miel d’estragon putréfié à la taurine, à diluer dans de l’eau chaude et à boire avec un peu de jus de citron pour donner une voix grave et virile. Voilà, généralement, ça suffit à lever les réticences de ce genre de femmes. J’en ai eu quelques unes des jolies comme ça dans ma vie, elles avaient pas grand-chose dans la caboche. La prochaine fois que je viens à ton café, tu me serviras ton chocolat moussoux au carboxyméthylcellulose.

Fulcanelli resta muet quelques secondes, puis repoussa les flacons qu’il lui tendait.

– Non, tu la connais pas. Elle écrit de la *littérature*. Elle est forcément indifférente à ce genre de choses.

Comme il sentait des secousses de rire qui montaient dans les épaules des deux alchimistes, il prit une voix plus autoritaire.

– Marie, je suis venu pour un philtre d’amour, et je ne repartirai pas sans.

– C’est bon, c’est bon. Je pourrai faire la calcination aujourd’hui, mais l’évaporation prend plusieurs jours, je te filerai ça la semaine prochaine. Par contre, tu connais mes tarifs, mes philtres c’est pas du chocolat chaud ni une bouillasse de plantes à la Paracelse. Mais tu peux payer en trois fois.

Fulcanelli avait prévu le coup. Il sortit de sa poche une liasse de billets qu’il posa sur le plan de travail en soupirant. Paracelse, vexé, reprit sa pipette pour continuer à déposer les petites perles vertes.

Déjà Marie mettait une casserole sur le feu et attrapait des flacons. Comme pour une béchamel, elle mélangea un liquide épais et transparent avec une poudre blanche, qu’elle dosait à l’œil.

– C’est quoi ?

– Là je mélange de la cyprine de brebis en chaleur avec de l’absinthe distillée, puis je vais le diluer dans...

– Hein ? Attends, attends. Tu as mal compris. Je ne veux pas qu’elle soit attirée, je veux qu’elle soit *amoureuse*.

La main de Marie fusa vers les billets qui disparurent sous sa blouse.

– Amoureuse... Faut que t’arrête de lire des romans, mon vieux !

Fulcanelli marchait pensif sur le boulevard de Clichy, le visage dans l'ombre de son chapeau, encore un peu remonté par ce que Flamel lui avait dit la veille quand il l'avait invité à prendre un café. On ne pouvait jamais parler avec Flamel, encore moins d'amour. Sa voix furieuse résonnait encore.

– Ecoute-moi bien, Fulcanelli. Je ne te fournis pas en panacée pour que tu gaspilles ton immortalité avec des conneries pareilles. Le monde est en train de s'écrouler. Si l'Adeptat existe, si on se réunit tous à chaque nouvelle lune, c'est pour percer les mystères de la fission atomique, trouver des remèdes aux virus qui ravagent la planète, des alternatives durables... Pas pour suivre le feuilleton de tes amourettes et boire des cappuccinos dans ce taudis.

Un taudis ! L'*Alchemy & co* était décrit par tous les guides parisiens comme un lieu *cosy et branché*, et au moins, il préservait les techniques ancestrales en apportant du bonheur aux gens, au lieu de les arnaquer comme faisaient ses confrères alchimistes.

– Tu n'as donc aucun respect pour l'Adeptat ? Dissoudre du sucre dans de l'eau chaude, ce n'est pas une technique ancestrale ! avait crié Flamel.

« Gnagna, et les masques capillaires de Paracelse c'est ancestral peut-être ? Si tu veux du taudis, va voir son cabinet de naturopathe », grommelait Fulcanelli, qui ressassait sa colère en marchant seul.

Dire qu'il avait considéré toutes ces années Flamel comme le plus grand des alchimistes. Il sentait à chaque pas son respect s'envoler un peu plus, depuis qu'il avait franchi une limite. Celle de lui dire ses quatre vérités. Pourquoi se laisser impressionner indéfiniment par ce petit homme replet ? Furieux que personne ne s'intéresse aux difficultés sentimentales qu'il traversait, il lui avait craché toute sa rancœur à la figure, au risque de perdre son Adeptat. Il s'en fichait désormais. Flamel pouvait bien le priver de panacée, il vieillirait comme tout le monde, il quitterait ce monde de fou, eh bien tant mieux. Alors voilà, il lui avait dit à Flamel, que c'était facile de ne pas s'abaisser à faire des « cafés mousseux dans un taudis », quand on détenait la pierre philosophale et qu'on n'avait qu'à changer du plomb en or pour ouvrir une bijouterie et s'en mettre plein les poches sans se fouler. D'autant plus que c'était sa femme, Pernelle, qui passait ses journées à la caisse de la *bijouterie Flamel*. Alors, s'il voulait que les autres alchimistes se consacrent à la question nucléaire, aux vaccins ou au plastique compostable, il n'avait qu'à partager sa fortune !

Alors Flamel avait soupiré, comme fatigué.

– Je voudrais bien, mon petit. Je voudrais bien. Mais je n'ai jamais eu la pierre philosophale.

– Bonjour, excusez-moi, vous connaissez Zozime le Panapolitain ?

Le vieillard assis sur un tas de couvertures le regarda d'un air suspicieux. Son chien se mit à grogner. Il tendit la main, dans laquelle Fulcanelli déposa quelques pièces.

– Ouais, prenez la rue à droite en dépassant la station Pigalle. Il s'met toujours là pour dormir. Mais faites gaffe, si vous voulez lui piquer sa bouteille « d'éllixir de vie » ou j'sais pas quoi, j'ai un pote qu'a essayé, bah il en est mort.

– Merci beaucoup.

Fulcanelli marcha à grandes enjambées vers la rue indiquée. Dans un encadrement de porte, il reconnut immédiatement le visage endormi qui dépassait d'un sac de couchage. Il s'agenouilla, et posa doucement sa main sur l'épaule de cet homme hirsute qui avait l'air beaucoup trop jeune pour dormir dehors.

– Hé, Zozime, c'est moi.

Zozime sourit avant même d'ouvrir ses grands yeux d'illuminé.

– Salut l'ami. Quoi de neuf ? Tu veux une p'tite gorgée de panacée ?

– Non, enfin oui, allez, pourquoi pas, mais je veux surtout te parler.

– Me parler ?

Il semblait ravi. Fulcanelli se doutait que quand ce scélérat de Flamel venait lui acheter une bouteille dans ces ruelles sombres, il s'éclipsait vite pour ne pas avoir à écouter ses élucubrations. Zozime se redressa en sortant de sous sa veste une vieille bouteille couverte de cuir. Fulcanelli en but une gorgée et sentit un immense bien-être se répandre dans son corps, puis se fit violence pour ne pas en boire plus. Une seule gorgée à la fois, sinon c'était l'addiction assurée.

– J'ai vu Flamel hier. Il m'a tout dit, pour la pierre.

Zozime glissa une main sous son manteau, au niveau du torse.

– Ouais. Mais j'peux vraiment pas la donner.

– Je sais, je sais, t'inquiète. C'est pas vraiment de ça dont je voulais te parler. Je suis amoureux.

La bouche de Zozime s'étendit en un immense sourire édenté.

– Ouah, l'amour, tu fais bien de m'en parler, j'avais presque oublié. Hé dis donc, ça fait bien deux siècles que même mes clebs ça me fait plus rien quand ils claquent. Je peux pas te passer la pierre mais file-moi du plomb et je te fais une alliance, y a pas de souci mon vieux. Vas-y raconte-moi un peu. Voir si je me rappelle de quelque chose. Et puis hé ! Ni vu ni connu, quelques gouttes de panacée dans la soupe histoire de la garder jeune un peu plus longtemps. C'est pas trop autorisé, mais quand on les aime, ouah, ça passe trop vite le temps.

– Merci, Zozime. Je te raconterai tout. Mais y a un truc qui me chiffonne par rapport aux alchimistes.

– Dis-moi tout.

Zozime lui fit une place à côté de lui et étendit le sac de couchage sur leurs jambes.

– Eh bien, tout le monde a oublié ce qu'était l'amour.

– Ah ça.

– Mais c'est un vrai problème. Flamel se démène pour qu'on sauve le monde de l'effondrement ou je ne sais quoi, et on regarde le monde s'écrouler dans l'indifférence la plus totale. Alors, je me dis,

autant prendre le bonheur où y en a encore, au lieu de faire des réunions où on parle tous en même temps de problèmes qu'on ne résout pas. Ensuite, si on arrive à retrouver un peu d'humanité, on serait plus motivés. Tu crois pas ?

– Et comment. C'est ce que j'ai dit pendant deux-cents ans. Après j'ai arrêté parce que j'avais plus trop de salive et que les autres ça les intéressait pas trop.

– Tu es le seul à pouvoir faire de la panacée. Si tu continues à en donner à Flamel, c'est que tu juges qu'on a notre rôle à jouer dans ce monde, non ? Dis-moi la vérité.

– La vérité, c'est que je suis bien trop con pour en juger de moi-même. Mais je me dis que les autres risquent toujours d'être encore plus cons, alors j'aime autant pas donner ma pierre, tu vois. Et j'ai beau me creuser la tête, je sais plus du tout comment j'ai fabriqué ce putain de caillou.

Un homme passa devant eux et leur jeta une pièce. Ils écoutèrent quelques secondes le bruit lointain des voitures, jusqu'à ce que Zozime rompe le silence.

– Tu sais quoi ?

– Hm ?

– Je suis fatigué.

– Tu veux dormir ?

– Ouais. Mais dormir pour de vrai. C'est long, un millénaire et demi.

Il passa une main sous son écharpe, tira un coup sec et en sortit une pierre assez banale, plate et vaguement rouge, attachée à un fil de cuir.

– Tiens, vieux. C'est pour toi.

– Quoi ?

– Pour faire la panacée, rien de plus simple, tu fais infuser une nuit dans un liquide. Moi je fais avec du rhum parce que ça conserve bien.

Fulcanelli prit la pierre à deux mains, le cœur affolé.

– Mais... Je peux pas... Je suis rien du tout dans l'Adeptat, faut la donner à Flamel.

– Ah non ! Après tout ce temps à faire croire qu'il l'a inventée, ça lui ferait trop plaisir... Il a déjà essayé de me la piquer pendant que je roupillais. Il a eu bien de la chance que je le reconnaisse avant de l'égorger. Toi, tu viens sans rien demander et tu me parles d'amour. Alors voilà. Je prends ma retraite.

Il secoua sa bouteille.

– Putain, si j'avais su que c'était ma dernière, je t'en aurais pas laissé une gorgée !

– Je vais faire de mon mieux, mais...

– Ouais ?

Fulcanelli rangea la pierre dans sa poche et regarda Zozime se rallonger dans son lit de fortune.

– Du coup, pour la fille dont je t'ai parlé. Je sais même pas comment elle s'appelle. T'as des conseils ?

Zozime éclata de rire.

– Ah ! Les filles ! Attends, que je me souviene comment on fait. Ah ouais, je crois qu’il faut aller leur parler de tout et de rien.

– Vous lisez des romans ?

– Oui, oui, j’adore lire. Et vous ? Vous en écrivez un, si je ne me trompe pas ?

Elle lui sourit. Il s’était mis un chapeau de feutre sur la tête pour faire cette promenade au square des Batignolles avec elle, s’imaginant que ça lui donnerait de la confiance. Mais il se sentait aussi fébrile et transpirant qu’à ses vingt ans.

– Oui, c’est vrai.

– Incroyable. C’est quoi, comme roman ?

– Ça s’appelle *Les canards du square des Batignolles*.

– Oh, vraiment ? Pourquoi ?

Elle lui prit la main et l’entraîna près du bassin, où ils s’assirent sur un banc.

– C’est un roman qui parle du bonheur. Et ces canards me rendent simplement heureuse. Quand j’ai l’impression que le monde n’a aucun sens, je viens m’asseoir là, je les regarde... J’ai l’impression que si tout s’effondre, ils seront toujours là, à faire la sieste sur la berge ou se lisser les plumes.

Elle tourna vers lui des yeux brillants.

– Vous devez me prendre pour une folle.

– Non, oh non, pas du tout ! Je n’ai jamais rien entendu d’aussi censé. Je peux même vous promettre qu’ils seront toujours là.

Il se leva et prit quelque chose dans sa poche.

– Vous savez faire des ricochets ?